

CONSIDÉRATIONS SUR LA LITURGIE CATHOLIQUE.

Troisième et dernier article.

En toutes choses, l'antiquité et l'universalité produisent un troisième caractère que l'on nomme l'autorité. L'Eglise elle-même ne possède cette dernière qualité, à un degré si éminent, que parce que ses croyances datent du premier jour de son existence, et parce que, dans tous les lieux comme dans tous les temps, elle les fait retentir fortes et immuables. Cet inimitable caractère qui la fait ce qu'elle est, se trouve empreint dans toutes ses œuvres. Voilà pourquoi ses pensées en apparence les moins intimes, les plus indifférentes, n'ont jamais pu être comprises, et bien moins encore imitées par ceux qui, loin d'elle, ont tenté d'établir quelque chose d'imposant. Tel est l'aveu échappé plus d'une fois de la bouche du protestantisme, lorsque des efforts infiniment supérieurs à ceux de l'Eglise n'ont pu produire, chez lui, que confusion et stérilité. De tous les caractères de l'Eglise, l'autorité est celui que l'on ne parodie jamais ; la raison en est que l'autorité est pour ainsi dire la présence réelle de la Divinité.

Or, s'il est parmi les institutions de l'Eglise catholique quelque chose qui doive se montrer empreint d'une grande autorité, c'est assurément son langage antique et universel, sa liturgie. Qu'elle est majestueuse, qu'elle est tonnante cette voix qui arrive à notre oreille, à travers les âges, et semblable à la voix de Dieu même, brise les éddres orgueilleux, et ébranle les déserts ! Qu'il est auguste ce livre dans lequel est consignée la parole des siècles ! Qu'il est invincible cet enseignement parti du fond du sanctuaire et du pied même de l'autel du Seigneur ! Non moins vénérable que celui de la chaire de vérité, c'est dans le silence du recueillement et de la prière, c'est au moment où plusieurs sont rassemblés au nom de Jésus, qu'il s'échappe et retentit. Qui osera en contester l'infailible vérité ? Qui osera lui opposer ses pensées d'un jour ?

Oui, certes, elles ont le plus haut degré d'autorité ces prières sacrées dans lesquelles nos dogmes se déploient avec de si riches développements. Le catholique n'ignore pas que l'Eglise qui les a sans cesse à la bouche est la colonne et l'appui de la vérité. Il sait que les ténèbres sont incompatibles avec la lumière, et que le langage de l'épouse ne saurait contredire la pensée de l'époux. On peut donc dire qu'il est certain, autant qu'une chose peut l'être, que la liturgie romaine ne contient et ne saurait contenir aucune erreur, dans l'enseignement et la confession des dogmes ; qu'au contraire toutes ses paroles doivent être recueillies avec le plus profond respect, la plus grande docilité par tous ceux qui sont et veulent demeurer membres de la vraie Eglise, et l'univers entier crierait anathème à quiconque oserait juger la parole de celle qui a reçu la noble charge de transmettre à tout homme venant en ce monde la lumière de vérité.

Non moins incommunicable que l'autorité, l'onction est le caractère distinctif des prières de l'Eglise catholique. Cette qualité si touchante peut être sentie ; elle ne saurait être définie. C'est l'expression ravissante d'une confiance filiale à laquelle se réunit le chaste abandon de l'Eglise ; c'est l'œuvre de l'esprit d'amour qui prie, en l'Eglise, par d'ineffables gémissements. Aussi, hors de l'Eglise ces célestes accents jamais ne furent entendus. Souvent par l'ascendant de quelque malheureux génie, exhaussée sur les débris toujours imposants du catholicisme, l'hérésie put quelquefois préparer le triomphe de cette vérité qu'il ne lui est pas donné d'embrasser toute entière. On l'a vue, plusieurs fois, venger, avec éloquence, les dogmes qu'elle avait cru devoir conserver, mais jamais, malgré ses plus grands efforts, ne fut ouverte pour elle cette source d'émotions sublimes à laquelle ont puisé les plus simples auteurs ascétiques de l'Eglise romaine. Généralement, ce que nous appelons l'onction est bien loin de ces livres écrits sous les ombres de l'erreur ; on sent même de ce côté une impuissance véritable. Ne nous en étonnons pas ; cette précieuse qualité est le résultat de l'ordre et de la paix. C'est le retentissement d'une âme dont toutes les facultés sont tenues en accord par l'obéissance. Or quelle autre que l'Eglise avec sa puissante autorité établit jamais ce repos admirable, cette paix surhumaine au sein de laquelle commence le magnifique concert de l'âme à la gloire de son auteur ? Il suit de là que plus on s'écarte, ou plus on se rapproche du principe catholique, plus l'onction s'éloigne, ou reparait, en raison directe de la soumission ou de la révolte. L'esprit individuel, si mesquin, si tracassier, trouble, agite, désenchanté, à mesure qu'il est plus libre. L'union de l'âme

avec la vérité ne se fait plus si bien ; ce n'est plus la tranquillité de l'ordre. Voilà pourquoi les paroles qui sortent du sanctuaire sont si belles, si calmes, si augustes ; tandis que celles qui viennent du cabinet sont maniérées, pénibles, et n'offrent d'onction que celle qu'elles ont crû imiter, comme il était donné à l'homme de parodier les secrets de Dieu et de ses élus.

Mais à quelles causes doit-on attribuer ce caractère de l'onction, caractère inhérent d'une manière toute particulière à la liturgie romaine ? La première, la plus solide de toutes, celle que l'on peut proposer avec plus de confiance, c'est la sainteté même de l'Eglise. Ce caractère essentiel de la vraie Eglise, qui réjaillit sur tout ce qu'elle dit comme sur tout ce qu'elle fait, comment ne se trouverait-il pas profondément empreint dans ses prières ? Comment ne répandrait-elle pas sur elles cette onction dont elle seule possède la source véritable ? Elle qui ne s'élève à Dieu, son auteur et son époux, que par les degrés de la prière, eût-elle donc oublié les leçons que daigna lui donner autrefois celui qui seul peut enseigner à prier ? L'Eglise est divine, elle est sainte ; donc ses prières sont saintes ; donc elles doivent être pleines de l'onction de l'Esprit saint. Contester cette qualité première aux antiques et universelles formules de la liturgie romaine, c'est porter atteinte, pour ainsi dire, à la sainteté de l'Eglise ; c'est soutenir que celle-ci ne sait point prier, qui cependant ne vit ici-bas que de prière, et ne peut agir que par la prière les rigueurs de son exil.

Les paroles de la liturgie romaine, outre qu'elles sont l'expression des vœux de l'Eglise qui est sainte, sont aussi les paroles des saints. Ces textes choisis dans l'Ecriture pour édifier la piété ont été recueillis par des saints accoutumés à y trouver la nourriture de leurs âmes. Ces paroles mystérieuses qu'ils nous ont données de leur propre fonds respirent encore la foi et la candeur des siècles passés. Ces hymnes antiques, ouvrage des saints docteurs, nous indiquent la source de leur génie, en nous découvrant leur cœur. Ces oraisons si pleines de nos besoins et de nos espérances, de nos misères et de notre grandeur, nous révèlent tout ce qui se passait dans ces grandes âmes, quand elles s'unissaient à Dieu par la prière. Tout, en un mot, est l'ouvrage des saints ; tout porte l'empreinte de leurs vertus. Entouré des souvenirs de la sainteté, placé au milieu de tant de saintes traditions, le prêtre prie, ou plutôt il ne fait que continuer la prière des saints. Deuxième raison qui explique parfaitement l'onction qui règne dans la liturgie de l'Eglise romaine.

Un autre motif qui ne contribue pas moins à donner à ces saintes prières quelque chose de touchant, c'est leur universalité. En récitant ces augustes paroles, on pense qu'elles sont, dans ce moment même, répétées dans tout l'univers. Voix du passé, elles seront aussi la voix de l'avenir, tant que ce monde, qui n'est fait que pour l'Eglise, demeurera debout. Escortées du respect de tous les âges, elles se montrent à nous environnées de toutes ces choses catholiques si bien en harmonie avec notre foi et avec les sentiments de la prière chrétienne. Et ne semble-t-il pas aussi que Dieu, dans sa sagesse, a attaché aux prières souvent répétées des grâces et une puissance particulière ? N'a-t-il pas montré par des prodiges sans nombre combien il agréait ces formules populaires, dédaignées souvent par les esprits superbes, mais si chères à la simplicité des âmes pieuses ? Quoi d'étonnant qu'il ait environné d'une onction divine les prières que son oreille écoute avec complaisance, depuis tant de siècles qu'elles sortent de la bouche inspirée de son Eglise ?

Grâce à ce chef-d'œuvre de politique religieuse, le catholique n'est étranger dans aucune Eglise. Qu'il parcoure l'univers dans tous les sens, partout où il trouvera des enfants de l'Eglise romaine, il entendra retentir les chants sacrés de cette mère et maîtresse des chrétiens. C'est là vraiment qu'il n'est plus de distinction de Scythe, ni de barbare. Ces ris augustes qui font la gloire de notre religion dans les contrées où jamais ne s'éteignit le flambeau de la foi, on les retrouve encore, témoins imposants de l'antique croyance, réunissant au pied des autels dépourvus les restes d'Israël chez des peuples moins heureux. Il n'est point de mers, il n'est point de solitude qui puissent borner cette unité majestueuse. Le nouveau monde s'en glorifie comme l'ancien, et jusqu'en ces régions lointaines où d'intrepides apôtres enfantent à l'Eglise de nouveaux peuples, les accents sublimes qui retentissent autour de la croix du désert, sont les mêmes qu'on entend sous les dômes de la métropole du monde chrétien.